



Contes et légendes d'Asie
CONTES
D'UNE GRAND-MÈRE
VIETNAMIENNE

Réunis et racontés par Yveline Féray



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

CONTES D'UNE GRAND-MÈRE VIETNAMIENNE

*Réunis et racontés
par Yveline Féray*



*Éditions
Philippe Picquier*

DANS LA MÊME COLLECTION

Contes d'une grand-mère chinoise
Contes d'une grand-mère cambodgienne

© 1998, Editions Philippe Picquier

Mas de Vert
B.P. 150
13631 Arles cedex

En couverture : D.R.

Mai Thu, « La Lecture », peinture sur soie
in *L'Âme du Viêt Nam*, Editions Cercle d'Art

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-87730-400-9

ISSN : 1284-4-X

*Pour Sarah, Samuel, Donovan, Jade
entre Asie et Occident.*

AVANT-CONTE

La *grand-mère vietnamienne* se propose d'être la descendante contemporaine de ces pèlerins éternels, *Amis des Lacs et des Fleuves* qui, dans un lointain jadis, nourrissent et véhiculèrent le légendaire vietnamien. La tradition leur accorde pour tout bien une guitare-lune ou un violon, une gourde d'alcool et... inépuisable, un trésor de récits merveilleux et d'épisodes extraordinaires qu'ils narraient à l'infini sous l'arbre tutélaire, souvent un banyan, de chaque village. Lorsqu'ils reprenaient la route, leurs dits se prolongeaient à jamais dans l'esprit de leur auditoire captivé par cette magique traversée des apparences : ainsi il existait un univers caché chargé de puissances invisibles qui unissait la nature et toutes les créatures, les harmonisait au lieu de les opposer, où rien ne séparait l'idée de l'être, où le réel et le rêve se confondaient.

Les dix contes présentés ici expriment en premier lieu, dans leur diversité, la foisonnante richesse du folklore de ce peuple de l'Asie du Sud-Est dont la culture a été, pour une partie relativement récente (ère chrétienne), façonnée par son redoutable voisin du nord, la Chine ; et pour une autre partie, nourrie, pénétrée, ensemencée par toutes ces ethnies, « une mosaïque de peuples », de paysans, de pêcheurs, d'artisans qui vivaient sur son territoire, probablement au néolithique, de 4000 à 2000 ans avant notre ère. De ce substrat plusieurs fois millénaire sont nés mythes, légendes, contes du Viêt-nam.

Ces contes sont porteurs de cette croyance animiste en un monde un et indivisible, vivant de la volonté voire de l'énergie des « esprits de la nature ». Ils baignent dans l'atmosphère étrange de ces « Royaumes » où l'action des êtres n'est nullement bridée par l'espace et le temps (les contes sont hors du temps) ; où la pensée est libre, affranchie des tabous et interdits par le respect même qui leur est dû tant ils participent à forger l'harmonie du monde ; où la matière est légère (les arbres s'envolent, les palais flottent dans les airs) ; où la mort ne fige point la vie mais prépare sa renaissance (dans une coquille nacrière, un loriot, un plaqueminiér) ; où de la

sagesse des rois et des princes, et mieux encore de leur éthique, dépend le bonheur de leurs sujets.

A partir de cet imaginaire des premiers âges commun à tous les habitants de la Terre, de ce folklore international dont ils font partie intégrante, les contes vietnamiens à mesure que le peuple fondait et constituait dans le temps et dans l'espace son identité, n'ont cessé d'affirmer leurs caractéristiques nationales. Leurs sources multiples en témoignent : qu'ils se fassent l'écho populaire de contes classiques du *Recueil des puissances invisibles du pays viêt*, ou de *Vaste recueil de la transmission des merveilles* ; qu'ils s'inspirent du récit des mythes fondateurs, de l'histoire vietnamienne, de sa résistance millénaire contre la Chine, de ses héros légendaires ou de célébrités locales ; qu'ils intègrent enfin les légendes des ethnies montagnardes.

Dans ce vivier culturel et historique bouillonnant – authentique patrimoine national –, il m'a fallu choisir. Je l'ai fait, je le confesse, au gré de mon humeur d'auteur, par plaisir.

Je décidai d'ouvrir ce livre par le conte de *Tâm et Cám*, plus connu à l'étranger sous le titre de *Cendrillon vietnamienne*, en raison de ses similitudes avec notre conte

occidental : rivalité entre sœurs, méchanceté des marâtres, métamorphose des souillons domestiques, rôle du célébrité soulier, mariage royal – mais aussi de ses différences fondamentales : d'inspiration bouddhique, le conte de *Tām et Cám* s'engage à travers le cycle des réincarnations vers un dénouement plus cruel.

J'enchaînai avec *La Tortue d'or*, légende historique d'une troublante ressemblance avec la légende celtique de *La Submersion de la ville d'Ys*, capitale du roi Gradlon. Jugez plutôt : deux rois, deux princesses qui trahissent leur père, l'une par amour, l'autre par luxure, deux talismans dérobés, deux capitales envahies, l'une par les Chinois, l'autre par les eaux, deux rois fuyant à cheval leur fille en croupe et la même voix terrible les apostrophant semblablement : « Repousse le démon assis derrière toi ! » Même obéissance des rois et mort des deux princesses.

Et ainsi de conte en conte jusqu'au dernier récit, *Le Génie de la Montagne et le Génie des Eaux* dont la matrice (thème) et la structure (motifs et fonctions) en font un conte national et populaire par excellence. En effet, *Le Génie de la Montagne et le Génie des Eaux* s'apparente aux grands mythes d'origine, dans le prolongement du mythe fondateur du premier roi Lac Long

Quân ou « Dragon Lac » et de la première reine, Au Co. Car les contes, au Viêt-nam, à l'instar des mythes, peuvent s'emboîter, s'enrouler, dévidant, des origines à aujourd'hui, le fil légendaire d'une trame historique, celle du peuple vietnamien.

Art universel, art asiatique, art national, tant il est vrai qu'un choix d'humeur – et j'ai eu du bonheur à écrire ces contes, avec mes propres mots, à les *raconter* – renvoie inéluctablement au travail de l'inconscient, à mon insu, cette classification ternaire s'est imposée à mon esprit.

J'ai privilégié, pour chaque conte, les versions des auteurs vietnamiens francophones, populaires ou savantes, puisées dans les anthologies vietnamiennes, dans des éditions anciennes ou encore dans les publications de l'Ecole française d'Extrême-Orient, du *Bulletin de la Société des études indochinoises*, etc. Ces versions sont nombreuses, autant de contes que d'auteurs : j'en découvris une demi-douzaine pour *Tām et Cám*, pour *L'Enfant Giong*, *La Tortue d'or*, trois pour *Conte de lune et de vent*, pour *Le Carambolier*, et deux dont une française pour *Mademoiselle Crapaude*. Si toutes respectent structure et matrice du conte, les variations entre elles sont souvent considérables sinon contradictoires : tel détail ici

longuement développé, et là, à peine mentionné. De disposer d'autant de versions quelquefois fractionnées, parfois tronquées ou raccourcies, avec des dénouements différents – c'est le cas de *Tâm et Cám*, de *Dinh Bô Linh* – m'a permis en les regroupant, dans le respect de l'histoire, des mœurs et des coutumes du Viêt-nam, d'en produire une version aussi intégrale que possible. Et tout ceci avec au cœur le souci de ne pas déflorer le merveilleux du conte.

Enfin, à la suite de mes devanciers, car c'est la liberté de création du conteur qui fait et renouvelle le conte, je ne me suis pas privée, la *grand-mère vietnamienne* en eût fait tout autant, de déployer à partir de tel fait, sur la base de tel personnage, mon propre imaginaire nourri d'une certaine idée du Viêt-nam, de son art de vivre et de son humanité.

YVELINE FÉRAY

TÂM ET CÁM

Depuis quand le gâteau de riz a-t-il des arêtes ?

Depuis quand la marâtre aime-t-elle les enfants de son mari ?

En ce temps-là, vivaient près de la *Cité du Dragon qui s'envole*, Thang Long, la capitale, deux jeunes demi-sœurs, l'aînée nommée Tâm, Brisure-de-Riz et la cadette Cám, Son-de-Riz. Nées du même père, leurs mères étaient l'une, femme de premier rang, l'autre, de second rang. Quelques années après la mort de son épouse première, la mère de Tâm, le père avait rejoint à son tour ses ancêtres au Royaume des Ombres. Depuis lors, la famille, privée de son chef, vivait dans la gêne et Tâm, l'orpheline, ravalée par l'épouse seconde au rang de servante, connaissait toutes les vicissitudes de ce monde de poussière.

C'était vraiment le cas de dire :

*Comme le buisson de bambou doit se courber devant
le vent qui souffle*

*Je dois me courber devant vous, marâtre, à cause de
mon père.*

Pourtant, malgré le sort malheureux qui maltraitait ses joues roses, Tām, en grandissant, croissait en beauté : yeux de phénix, sourcils arqués en demi-lune au-dessus d'un lac de la mi-automne, chevelure longue et soyeuse de nuage, taille souple de jeune saule. Rien qu'à la voir, Cám, dont le nez regardait la bouche, et sa mère sentaient monter en elles le vinaigre de la jalousie.

Vint la saison des hautes eaux propice à une bonne pêche sans bourse délier dans les rizières inondées. Un matin, ayant ordonné aux jeunes filles de prendre chacune une corbeille plate de bambou, la marâtre leur fit cette promesse :

— Un cache-seins vermeil à celle qui me rapportera le plus de poissons !

Sitôt sur place, Tām retroussa ses vieux pantalons élimés et entra dans l'eau. Le soleil montait dans le ciel. Malgré la réverbération sur les eaux, la vase du fond qui s'insinuait entre ses orteils, les sangsues agrippées à ses mollets, elle allait courbée sur la rizière, interpellant de temps en temps Cám, la paresseuse, en train de

s'amuser d'un rien sur les diguettes. Si bien qu'au milieu du jour sa corbeille était déjà pleine. Ce que voyant, Cám se mit à lui chanter :

*Ma sœur aînée Tām
Ta tête est tachée de boue
Dans la mare, va donc te laver
Si tu ne veux pas être frappée !*

Pendant que Tām se lavait, elle transvasa lestement la corbeille de sa sœur dans la sienne puis fila vers la maison comme si elle avait des ailes. A elle le beau cache-seins rouge !

Quand, une fois lavée, Tām sortit de la mare : sa corbeille était vide, envolé le fruit de sa pêche et Cám avait disparu. Sachant à quoi s'en tenir, elle se mit à verser des larmes amères, désespérée à l'idée de rentrer à la maison les mains vides pour y subir le rotin. Vraiment elle était on ne peut plus seule, on ne peut plus orpheline, telle une lentille d'eau à la dérive et elle sanglotait éperdument.

C'est alors que le Bouddha avec son large sourire compatissant lui apparut :

— Ne pleure plus, mon enfant. Regarde encore dans ta corbeille. Y reste-t-il quelque chose ?

— Oui, Vénérable Ancien, trois barbeaux et un petit gobie.

— Eh bien, dit le Bouddha, lâche le gobie dans le puits de ta maison, nourris-le d'un bol de riz en l'avertissant à chaque fois par ces mots :

Gobie, gobie!

Monte à la surface de l'eau

Manger mon riz d'or et d'argent

Dédaigne le mauvais riz et le potage léger d'autrui!

Et là-dessus le Bouddha disparut laissant flotter derrière lui son consolant sourire.

Tâm porta donc en grand secret le poisson gobie dans le puits pour le nourrir et s'en faire comme qui dirait un petit frère à elle, et remit les trois barbeaux à sa marâtre. Celle-ci observa aigrement qu'il y en avait bien peu et qu'en conséquence sa fille Cám aurait le cache-seins vermeil. Encore heureux qu'elle ne tâte pas du rotin!

Furtivement, chaque jour Tâm portait au puits le bol de riz dont elle se privait pour son poisson. Quelle joie de le voir apparaître en frétilant au seul son de sa voix, de partager leur repas comme frère et sœur véritables! Les tâches les plus pénibles lui semblaient maintenant plus légères. Peu importait que Cám passât son temps à ne rien faire quand elle faisait tout, que Cám eût de beaux vêtements

quand elle ne portait que des guenilles, que Cám fût choyée quand elle était maltraitée, Tām désormais se sentait moins seule : elle avait désormais quelqu'un à aimer.

C'était compter sans sa demi-sœur toujours à l'affût qui, l'ayant espionnée, s'en fut tout raconter à sa mère sur le poisson que Tām nourrissait dans le puits et les paroles magiques qu'elle prononçait.

Le lendemain, sous un faux prétexte, la marâtre commanda à Tām de mener leur buffle paître loin, très loin du village. Après son départ, munies d'un bol de riz, la mère et la fille s'en furent au puits.

— Gobie! Gobie! appela Cám en imitant la voix de Tām.

Tout frétilant, le petit poisson bondit hors de l'eau. Aussitôt la marâtre s'en saisit, le coupa en trois morceaux et le mit à cuire dans la marmite avec de la saumure. Puis il fut mangé.

Quand Tām, de retour à la maison, se rendit au puits, elle eut beau appeler son poisson six fois de suite sur tous les tons pour qu'il vînt manger son riz, aucun petit gobie ne répondit. Comme elle se penchait pleine d'interrogation, elle aperçut soudain, flottant sur l'eau, une goutte de sang caillé et comprit que le poisson qu'elle avait élevé comme un vrai petit frère avait

été tué, qu'elle ne le reverrait plus jamais. *Oï Troï Oï!* Etait-ce possible ? Si grande fut sa peine que ses entrailles se déchirèrent pendant que les larmes ruisselaient en pluie sur son visage.

A cet instant, précédé par son large sourire compatissant, le Bouddha de nouveau lui apparut qui lui parla ainsi :

— Ton poisson a été mangé, mon enfant. Mais retourne à la maison et rassemble ses ossements. Mets-les dans quatre petits pots de terre et enterre-les aux quatre angles de ton bat-flanc.

Tâm souhaitait de tout son cœur obéir aux ordres du Bouddha, mais où chercher les ossements du poisson ? Près de la jarre d'eau ? De la palissade de bambou ?

— *Côc-te! Côc-tàc!* lui dit une poule en chantant. Donne-moi une poignée de riz et je trouverai pour toi les os de ton gobie.

Vite, Tâm lui jeta une poignée de paddy et la poule gratta, fouilla et découvrit les ossements que la jeune fille se hâta de recueillir dans quatre pots ainsi que le Bouddha lui avait dit.

La fête de la Mi-Automne approchait. Dans Thang Long la Capitale et ses environs, on ne parlait que des cent spectacles, marionnettes sur eau, procession des lanternes et autres merveilles dont l'Empereur, Fils du Ciel, en ce quinzième

jour du huitième mois, réjouirait ses sujets.

Tām brûlait d'y aller aussi.

Mais le jour venu, la marâtre lui remit un lourd panier de riz et de paddy mêlés :

— Sépare le riz du paddy, fit-elle en ricanant, et tu pourras nous rejoindre à la fête.

Puis parées de leurs plus belles tuniques et de leurs pantalons de soie, mère et fille s'en allèrent se divertir à la Capitale pendant que Tām, devant cette tâche insurmontable, n'avait que ses yeux pour pleurer.

Une fois encore, le Bouddha lui apparut.

— O Vénérable Ancien, mon cœur se fend jusqu'aux larmes de l'envie d'aller à la fête du Roi! Même si je parviens à trier le riz et le paddy de ce panier, la fête, hélas, sera terminée depuis longtemps!

A ces mots, le Bouddha fit surgir des nuages une volée d'oiseaux pour l'aider. La pauvre Tām éplorée tremblait qu'ils ne mangent les grains. C'est pour le coup qu'au retour de sa marâtre elle recevrait le rotin!

Le Bouddha la rassura.

— Ne crains rien. Je leur ai interdit de prendre ton riz et ton paddy.

En moins de temps qu'il n'en faut pour mâcher une chique de bétel², le travail fut achevé. Cependant Tām continuait de

Ces contes sont aussi anciens que le Viêtname. Ils ont volé de bouche en bouche depuis les temps immémoriaux, s'enrichissant et se modifiant au fil du temps, chaque conteur – maître d'école, chanteur ambulant, grand-mère, grande sœur – répétant ce qu'il avait entendu enfant et l'ornant de nouveaux détails au gré de son imagination et de son talent. Un trésor de récits merveilleux et de légendes extraordinaires qui s'ouvre par une version surprenante de notre *Cendrillon*, et ainsi de conte en conte en compagnie de rois, de princesses, de talismans ou de génies pour une magique traversée des apparences, jusqu'au dernier qui s'apparente à un grand mythe fondateur.

Car les contes, à l'instar des mythes, peuvent s'emboîter, s'enrouler, dévidant, des origines à aujourd'hui, le fil légendaire d'une trame historique, celle du peuple vietnamien.

12 €

harmonia mundi
diffusion livres

PICQUIER & PROTIERE



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

